

XYZ. La revue de la nouvelle



Persona

Denys Gagnon

Numéro 107, automne 2011

Marionnettes et automates : animés... mais vivants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, D. (2011). Persona. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (107), 68–71.

Persona

Denys Gagnon

*Pour Jésus Diaz Terrones, en souvenir de
tant de paroles — sur les miroirs,
notamment, et les traces d'existence.*

C'ÉTAIT LE 30 AVRIL de cette année-là, mémorable, à l'heure où sonneraient bientôt les coups de minuit. Et son ombre s'était arrêtée, l'ombre qu'il était, l'ombre de Doréas, en passant en reflet sur le grand miroir qui menait au salon. De ses mains, deux flambeaux comme d'un temps jadis, faits de lourds chandeliers, éclairaient la nuit qu'ils perçaient d'autres ombres et qu'ils découpaient encore d'autres reflets : car la clarté des flammes se perdait en ténèbres accrues, où l'on ne sentait ni l'absence ni le vide, mais plutôt la présence réelle d'un réel signé des choses qui ne sont pas, ou des choses qui ne sont plus, et de tout ce qui est autre, vaste et profond, comme le sont les désirs quand ils sont un regret. Et Doréas hésitait, face au face-à-face du miroir. Pour la première fois, il se connaissait un visage de père que des fils ont vaincu, en mourant. Cependant, il avait vécu toujours seul, sans femme ni enfant, bien qu'il eût été père à plusieurs élèves, à plusieurs disciples, à plusieurs étudiants, qui avaient de lui reçu que « toute vérité humaine est l'élan que l'on donne aux choses pour un sens ».

Il rentrait de voyage. Mais jamais encore, ainsi qu'à cette fois d'à présent, un retour ne l'avait ramené les mains vides. Horloge séculaire, montre rare, boîte à musique d'une mélodie oubliée, automate au visage de sommeil et de lune, Doréas rapportait toujours avec lui quelque objet fascinant, de mécanisme complexe, souvent racheté à prix d'or. Tandis que bien des gens s'ingénient à flouer l'antiquaire qu'ils dépouillent, Doréas, lui, se faisait un point d'honneur non seulement de ne jamais lésiner, mais de payer toujours davantage, voire même de doubler quelquefois le montant qui était demandé, en montrant au

marchand ce qu'il trouvait d'exquis, d'inattendu, d'incomparable dans l'article qui l'intéressait. Pourtant, et pas même à ses yeux, jamais Doréas ne se glorifiait de pareille largesse, qu'il ne considérait que justice ou qu'équitable rétribution. « Je n'aimerais pas, disait-il, éprouver le sentiment d'avoir pu dominer un homme de ce qu'il ignorait. Ce que j'ai étudié, ce que j'ai appris, ce que je connais, je ne voudrais m'en servir au détriment de personne. Qu'un monsieur ait d'abord acquis telle merveille à tout petit prix enlève-t-il quoi que ce soit à l'ingéniosité de son dispositif, à la précision de son mouvement ? Sa valeur en est-elle flétrie ? Sans parler de l'engouement que suscite, sans qu'on puisse l'expliquer, la finesse d'une ligne, l'élégance d'une courbe ou d'un galbe, le ton d'une couleur, l'aisance d'un mouvement qui s'actionne, fait de rouages et de spirales, d'échappements et de balanciers... Non, répétait-il souvent, je ne veux pas d'un bonheur volé. »

Au-delà de toute autre acquisition, c'étaient vraiment les automates qui le captivaient de secrets sortilèges. Il avait découvert en eux, en leurs formes humaines et dans la patience minutieuse de leurs gestes toujours les mêmes, qu'ils étaient les trophées, les trésors, les vestiges triomphants de la grâce et du temps. Et, depuis quinze ans, dans le grand salon où il n'osait plus revenir désormais, les statuettes sans prix avaient continué d'ajouter leurs mouvements cadencés aux rythmes des horloges de tous âges et venues de partout.

Depuis quinze années bien comptées. En ne comptant plus, toutefois, la terrible fois, la dernière et la redoutable, la terrible fois de cette fois-ci.

Au temps d'une autre époque, car il y a toujours eu la jeunesse, quelqu'un qui l'avait aimé entre tous lui avait dit : « Méfie-toi, voyageur, des pays dont le nom est inscrit sur les cartes. Méfie-toi des frontières, quand elles sont tracées. Le tribut du réel est grevé d'inconnu. »

Alors, non, en ce temps-là, Doréas n'avait pas compris ce qu'étaient la tristesse d'un sourire et l'assombrissement d'un regard. Mais ici, en ce soir d'orage, sur le seuil du salon, à l'instant où ses yeux se posent sur leur éclat qui s'embrouille

par la nuit du miroir, des bougies et des murs, ses lèvres se font souvenirs et paroles, et le silence l'entend qui s'adresse à lui-même, du fond du dernier voyage d'où il n'est qu'à peine revenu, son visage lui semblant masqué d'un masque grec à l'orbite agrandie, tragique et marquée d'absence. Sa mémoire le ramène à l'échoppe, au détour de la rue, quand le soir s'étend sur les mains du bel ouvrier déposant son ouvrage, du bel artisan au regard de jeune prince inconnu. Et sa voix retrouve sur son reflet la vérité des mots qui lui ont été dits :

« Vous m'avez regardé, monsieur, ajuster et ciseler chacun des mouvements de ce musicien qui danse, jusqu'à ce que j'en sois satisfait. Vous vous êtes étonné de ma science, en disant que vous aviez vu travailler par des mains de miracles le savoir des siècles, et en me demandant de quel père me venait pareil héritage. Ah ! monsieur, si je suis un fils, c'est de savoir ce que savent les fils qui n'ont pas eu de père pour père, mais un maître sévère et puissant, immense et généreux. Les fils qui sont nés non pas d'un désir mais d'un achèvement, tout aussi passionné. D'un accomplissement... Pourquoi, monsieur, refuser cet automate, que vous aimez déjà, que vous aimiez voir naître sous mes doigts ? Pourquoi refuser que mon travail échappe au poids de l'or ? Pourquoi refuser que j'y échappe moi-même, et que ma pauvreté refuse votre argent ? Quand j'offre, à l'âme que tant de gens n'ont pas, l'âme de ce qui pourrait vivre et être aimé ? Pourquoi n'acceptez-vous pas de moi ce cadeau, comme une joie ? Êtes-vous donc si riche, monsieur millionnaire, que vous refusiez un bonheur ? Comme un cœur qui bat... »

Quand il eut répété ces paroles, Doréas se sentit d'une paix très lourde, qui le fortifiait pourtant. Un autre souvenir, plus ancien, lui revint, le temps de passer à l'oubli. D'une autre contrée de misère, d'il y avait si longtemps. Où il payait à un vieillard d'agonie cinq fois son prix pour un automate en bois d'ébène.

Laissant derrière lui le miroir, et quelques derniers reflets, oraculaires, il entra à présent dans le grand salon. Pour la

Tout l'espace et le temps y étaient mesurés par le bruit des horloges. Le souffle pluvieux de la nuit d'orage tombait, dur et froid, pénétrant, et le lieu était investi d'un verdict que portaient soudain sur leurs traits de figurines les figures sculptées, inchangées, bien sûr, toujours mêmes, au milieu de leurs postures et de leurs gestes suspendus.

Un bonheur refusé, cela tue même les choses d'avant.

Et des personnages qu'il avait fait siens, Doréas ne retrouvait plus pour visages que d'autoritaires cécités aux regards de murs, d'aveugles et de juges. Plus rien des chefs-d'œuvre de grâce et de mesure dont il écoutait respirer la cadence, plus certaine qu'un battement du cœur et mieux assurée : ce battement du geste vivant, qui se déroulait comme un chant, qui se développait et se prolongeait d'une seconde harmonie, par un sens qui était donné à la perfection du mouvement et de l'art, à jamais poursuivis. Plus rien, de ce qui ne naîtrait plus.

« Et moi, et moi, ne dit-il alors que dans un silence, qui donc m'anamera, désormais ? »

Ferma-t-il les yeux, prisonnier d'un cauchemar immobile, alors que les deux chandeliers anciens s'éteignaient sur quelque console ? Il ne voyait plus. Et n'entendrait plus que sonnerait minuit, maintenant. Au salon. Pour jamais.